

chaque station, lorsque je me vis abordé avec une courtoisie particulière par un homme qui descendait, aussi lui, d'un des chars, et qui me demanda si je connaissais la localité et s'il pourrait s'y procurer une bonne bouteille de cognac. *I don't even know the name of the place*, lui répondis-je: je suis aussi étranger ici que vous le seriez peut-être à Kanouraska ou à Lévis.—Lévis! Lévis! reprit mon personnage dont les manières me plaisaient réellement, quoique j'en fusse un peu surpris, Lévis, c'est un nom canadien, cela, est-ce que vous seriez du Canada par hasard.—Ma foi, oui, un peu, beaucoup même, passionnément; à ce point que j'en arrive et que j'y retourne....—Oh! alors, faites-moi le plaisir de venir essayer le cognac avec moi; nous allons causer cinq minutes de votre pays.

Je m'exécutai avec grâce et suivis mon individu qui entra, indifféremment en apparence, dans le premier *saloon* qui se trouvait devant nous. Nous nous fîmes servir chacun un verre. Ce *saloon* n'avait pas une physionomie très-respectable, et j'en avais été frappé un instant, mais qu'est-ce que cela me faisait après tout? Dans un petit village perdu de l'Utah, on aurait mauvaise grâce à s'occuper beaucoup des apparences. A une table près de la bar, était assis un homme presque déguenillé, qui remuait un tas d'or et laissait tomber en outre, à droite et à gauche autour de lui, à même une liasse de greenbacks, quelques billets de vingt et dix dollars. Il semblait complètement ivre; il parlait à tort et à travers avec une langue épaisse et roulait des yeux caillés en demandant à tout le monde de tirer aux cartes avec lui.

« Je me moque bien de perdre, disait-il; prenez, ramassez mon argent, je vous le donne.... Quand je bois, je bois pour six mois, vive Jupiter! Je viens de faire cent lieues. Give me a glass of gin.... » Et il s'allongeait, se renversait en arrière, bavant, frappant le plancher de ses talons boueux. Mon compagnon, comme fatigué de ses instances, me dit à l'oreille: « Voici un gaillard qui va se faire dévaliser ici, c'est sûr. J'aime autant le soulager de quelques centaines de dollars en un tour de main, vous allez voir cela. » Et, sans prendre la peine de regarder l'effet de ses paroles sur ma physionomie, il prit les cartes. En moins d'une minute il avait gagné plus de trois cents dollars. Chaque carte tirée sur trois lui donnait raison. Je restais, malgré moi, cloué sur place, comme ahuri. A qui donc avais-je affaire? Ce malheureux diable d'ivrogne allait perdre jusqu'à son dernier sou, si le train restait seulement cinq minutes de plus!

En ce moment, deux ou trois autres individus débouchèrent d'une pièce voisine! « Jouez-vous? me dirent-ils. Venez, venez donc, vous allez gagner toutes vos dépenses du voyage. » Et ils m'entraînaient, me pressaient, me sollicitaient de mettre qui dix dollars, qui vingt, qui trente.... etc.... j'étais abasourdi et je cherchais à me dégager. Mais le cercle se resserrait autour de moi. « *By God, you must play!* » dit l'un des hommes en me tirant violemment par le bras. Le prétendu ivrogne venait de se raffermir sur ses jambes et me lançait un regard clair, net et menaçant. « Je suis dans un coupe-gorge, pensais-je en moi-même; je ne pourrai pas même prendre le train. Le temps d'arrêt expirait et je sentais une angoisse mortelle me serrer le cœur. J'étais en effet dans un de ces bouges terribles où se réunissent à certains jours et pour certains desseins les Desperados de cette région dangereuse. Je n'avais pas une arme sur moi, et puis, qu'en aurai-je fait contre cinq à six gaillards qui jouent tous les jours avec leur propre vie? Heureusement, qu'en ce moment même, le conducteur du train passa devant nous, accompagné de deux voyageurs: il rejoignit le train qui allait partir. Je l'appelai vivement; il se retourna, comprit sans doute, et s'avança jusqu'à la porte. J'étais sauvé! Par un mouvement rapide, je me précipitai en dehors du bouge avec des jambes d'original et le cœur me battant comme une cloche.

Mon compagnon m'avait suivi et montait en même temps que moi dans le char-fumoir. Il avait repris ses manières affables et son langage agréable. Je voulus avoir le cœur net à son endroit et je pris un siège près de lui pour le faire causer. Il me parla de tous les pays du monde, m'interpella en allemand, en italien, en espagnol, pour voir si je connaissais ces diverses langues; écarta avec une habileté prodigieuse toutes mes questions, me ramenant toujours à quelque sujet nouveau, et me fit même la politesse d'un magnifique cigare que j'acceptai tout ahuri.

Une demi-heure après, le train arrêtait de nouveau pour dix minutes. Mon individu prit congé de moi sous un prétexte quelconque et descendit. J'allai dans le Pullman car prendre une bouchée et revins aussi vite que possible; mais le compagnon avait filé; il n'était plus trouvable. Alors, comme saisi d'une pensée subite et par je ne sais quel instinct monitoire, je portai la main à la poche de mon gousset. Elle était vide! Vingt-cinq dollars, toute, toute ma fortune, s'était envolée! Il ne me restait que cinq piastres que, par hasard, j'avais laissées dans ma petite malle. Pour atteindre Cheyenne il fallait encore trente heures de marche, d'où vingt-quatre heures de plus pour atteindre Omaha. Je n'avais un billet que pour Cheyenne, et de là que jusqu'à Ogden où nous allions arriver dans quatre ou cinq heures. Pour aller de Cheyenne à Omaha, je m'étais pourvu heureusement d'un ticket d'émigrant; mais les trains d'émigrants mettent de deux jours à faire ce trajet que le train de la malle fait en vingt-six heures. Je me trouvais donc n'avoir que cinq dollars à neuf cents lieues de mon pays, avec la perspective de trois jours de chemin de fer avant d'arriver à l'endroit où je comptais toucher de l'argent pour continuer ma route.

Dire que mille pensées poignantes se précipitèrent à la fois dans mon cerveau, serait inexact. Pour le moment, je restai froid comme un bloc de pierre. Je savais d'avance que si quelqu'un devait être volé sur le terrain, ce serait moi. Le guignon ne m'offre plus rien d'imprévu; j'ai reçu tant de coups dans ma vie que j'en ai pris l'habitude. Quand je sors sain et sauf des circonstances les plus orageuses, j'ai toutes les peines du monde à me remettre de mon étonnement. Sans doute il y avait là des millionnaires qui eussent pu perdre vingt-cinq dollars comme moi j'aurais perdu une épingle; mais ça n'eût pas été dans les règles, et je n'aurais pu reconnaître le sort qui m'eût épargné seulement une fois.

Contre ce coup de masse j'essayai de faire bon cœur; je me dis que je me nourrirais de pain, de fromage et de lait pendant trois jours, et qu'une fois arrivé à Omaha, je serais sauvé. Le conducteur du train vint à moi; « Savez-vous, me dit-il, quel est l'homme avec qui vous êtes allé prendre un verre à la dernière station? C'est le chef de toute une bande de joueurs organisée pour dévaliser les voyageurs sur la route du Pacifique. Depuis un an nous essayons de le prendre en quelque défilé flagrant qui le mette à notre merci, mais il nous échappe toujours. Voyez l'effronterie de cet homme. Il a été jusqu'à offrir à la compagnie du chemin de fer de lui payer trente mille dollars

par an, à la condition qu'elle lui laisse exercer son industrie dans le train même; mais comme il a été remercié, il en est réduit à attirer les voyageurs, comme il l'a fait de vous, dans quelqu'un des repaires qui sont sur la route. Il se fait de cet façon peut-être cent mille dollars par an; il n'y a pas plus d'un mois il a pincé un européen à qui il a fait perdre vingt mille dollars en une heure. Vous n'avez donc pas remarqué ces placards affichés dans chaque wagon et qui prémunissent les passagers contre le péril qui les attend?... et il me montrait des pancartes où était écrit en gros caractères cet avertissement que je n'avais guère remarqué, parce qu'il ne me semblait propre qu'aux gens qui ont de l'argent à perdre: « *Beware of the card mont' players, you will surely be robbed if you don't!* » Gardez-vous des joueurs de monte; sinon, vous serez volé pour sûr.—Mais je n'ai pas joué, n'écrit-je, je me suis trouvé pris inopinément dans une caverne de voleurs et ils ont vidé mes poches. Comment? Je n'en sais rien; mais toujours est-il que je suis rasé à net.

Et je racontai mon histoire, j'expliquai à peu près ma situation.

Déjà bon nombre de passagers avaient appris ce qui m'était arrivé; mais quand ils surent qu'il avait fallu si peu de chose pour me dépoiler complètement, ils commencèrent, du moins pour quelques-uns d'entre-eux, à me regarder d'un air de défiance. Je vis bien qu'ils me soupçonnaient vaguement d'être de connivence, peut-être, avec les bandits qui m'avaient pillé, et que toute cette affaire, petite en apparence, n'était qu'une comédie montée pour faire quelques victimes dans le train. « Et-est-ce qu'il va nous emprunter de l'argent? » pensaient-ils. Il faut se délier de tout et de tous dans un pays pareil. Ces brigands de l'Ouest ont toutes les manières possibles de prendre les gens, et celui-ci en est peut-être un, plus habile que les autres, qui fait semblant d'être dépoillé afin qu'on vienne à son secours.... etc.... Tels étaient les soupçons, je le sentais presque avec certitude, qui s'agitaient sur la figure de certains de mes compagnons de voyage; et cette pensée de la réprobation et de la défiance outrageante s'ajoutant à tant de maux déjà subis et à craindre, fut pour moi bien plus cruelle, bien plus douloureuse que la perte même que j'avais essayée.

On peut supporter le malheur, on ne supporte pas le mépris. Le premier n'est après tout qu'un accident du sort; le second est toujours une humiliation, qui soit ou non méritée. En me voyant l'objet non avoué, mais presque évident de soupçons aussi injustes, je sentis comme une diminution de moi-même. A la série des regrets enlisants, des déceptions de toute nature allait succéder la série des humiliations, c'était trop sur une seule tête. Pendant plusieurs heures je restai silencieux, réfugié dans un coin du car, dévorant avec un serrement de poitrine ce nouveau sauci qui m'atteignait jusque dans ma fierté la plus légitime, dans ce qu'il y a de plus sacré et de plus digne, l'infortune. Peut-être ceux qui me regardaient de cet œil oblique étaient-ils des tristes aventuriers enrichis par tous les moyens; je le crois maintenant. L'honnête homme, l'homme de cœur réserve toujours son mépris qui n'est souvent qu'une pitié hautaine et qu'il considère comme un châtiement déjà trop grand pour l'objet qui l'inspire: le parvenu malhonnête ne peut avoir que des soupçons, mais c'est la première chose qui lui vient à l'esprit. J'aurais pu regarder du haut en bas ces écus vivants qui essayaient du superbe; mais j'étais pauvre, j'étais absolument inconnu, je mangerais presque honteusement un morceau de pain quand eux ne se rifaient aucune des jouissances du voyage, et la première connaissance que j'avais faite, le seul homme à qui j'eusse parlé, était précisément un bandit!!

Je sentis et je mesurai toute la portée de circonstances pareilles, et ne pouvant les dominer, je parvins à trouver juste assez de force pour m'y soumettre.

En passant à Ogden, je fis quelques provisions, et surtout du tabac; j'en étais arrivé à un épuisement tel qu'il me fallait fumer à outrance pour m'engourdir et trouver cette espèce de calme plein d'agitations sourdes qui deviennent fiévreuses au moment de la réaction. J'essayai de vendre quelques menus objets afin de me procurer un lit dans le Pullman jusqu'à Cheyenne, mais je n'en eus pas le temps, et je me partis de nouveau avec la perspective de passer trois nuits debout ou assis avant d'arriver à Omaha.

La première nuit, je la supportai tant bien que mal; j'étais encore heureusement dans un wagon de première classe; je dormis à peu près trois heures dans des postures que je dus changer dix fois, et le matin je m'éveillai bien avant tous les coqs de l'Ouest. A deux heures de l'après-midi, nous devions être à Cheyenne. Je ne dirai rien de cette partie de la route qui m'offrit du reste aucun incident, et pas d'autres désagréments que de me renconrer à toutes les stations avec mes anciens compagnons du Pullman car, et de les éviter de mon côté aussi réellement qu'ils avaient l'air de le faire du leur.

A Cheyenne, le train de la malle resta une demi-heure et me laissa. Quatre heures plus tard je prenais un convoi d'émigrants qui devait me rendre jusqu'à Omaha en un peu moins de deux jours.

Un train d'émigrants n'est pas précisément un train spécial. Il ne faut pas s'en exagérer la splendeur ni les agréments, encore moins la rapidité. Le train d'émigrants met quarante heures à faire le trajet que le train de la malle fait en vingt-six; ainsi donc, le train que j'avais laissé allait arriver à Omaha quatorze heures avant moi. Et puis, je pensais que si, au lieu de me faire voler vingt dollars, je les avais encore en ma possession, j'aurais ou me rendre jusqu'à Chicago et me rapprocher ainsi de cinq cents milles de plus! On va voir par la suite de ce récit quelle différence énorme cela aurait fait, mais je ne m'en doutais pas alors.... Il fallait que j'épuisasse toutes les fatalités ennemies dans ce voyage qui, même en le supposant le plus heureux du monde, restait dépourvu pour moi de tout attrait et de tout contentement moral.

Le convoi que je montais ne contenait pas moins de cinq wagons d'allemands et allemandes, en cherchant d'une nouvelle patrie, plus deux wagons pour les bœufs, un wagon de fret quelconque et un car à bagages. Je pris place entre les allemands et les bœufs, à l'extrémité du quatrième wagon.

Quand mes compagnons de voyage se furent installés, comme moi, ils commencèrent, les uns à défaire leurs paquets, les autres à semer sur leurs banquettes de bois toute espèce d'effets mêlés de comestibles, d'autres se débarrassaient, dépoilèrent leurs épaules d'après gilets pour les mettre sous leurs têtes, d'autres enfin se firent un oreiller de leurs femmes en allongeant les jambes sur leurs voisins. Les têtes et les pieds formaient une ligne à peu près horizontale, au niveau remarquablement uniforme, avec peu de différence d'aspect: ces têtes carrées d'allemands sont, en effet, comme des talons de bêtes.

Deux heures environ se passèrent au milieu d'un tohu-bohu bizarre où s'accomplirent tous les actes ordinaires de la vie; j'omettrai des détails pour le lecteur qui n'est pas trop avide.

Déjà quelques-uns ronflaient, d'autres étaient littéralement encaissés dans des échafaudages de paquets, de boîtes et de paniers de provisions. Ils fumaient, ils crachaient; ils ennuient, ce qui était bien pire. Ces bons allemands étaient tous vêtus, sous une température de cent degrés, comme nous les sommes en hiver, avec des pantalons, des vestes et des gilets de grosse laine, et jusqu'à des cache-nez, oui, de véritables cache-nez roulés deux ou trois fois autour du cou, et dont aucun de ceux qui les portaient n'avaient encore songé à se débarrasser. Tout cet amas de laine entassé sur des corps fondants s'en était rapidement pénétré et se dissolvait dans l'atmosphère du char avec une liberté que rien ne gênait, si ce n'est la concurrence que faisaient les émanations de boîtes, de saucissons et de jambons presque confondus ensemble. Il y avait à un paraton que Dante n'eût pas dédaigné pour un des cercles de son enfer et remarquez bien qu'il y en avait pour quarante heures de ces émanations touto-uses, sans autre remède que de s'établir sur la plate-forme du car, ce qui était se mettre entre deux courants également chargés, les bœufs en arrière et les allemands devant; il n'y avait pas d'échappatoire possible et l'on était fatalement ennuie.

Ah! je la connais aujourd'hui, l'odeur tudesque et je m'explique bien les désastres de l'armée française dans sa dernière guerre. Combien de canons « Krupp » ont dû être chargés de boîtes de fantassins! C'est là une statistique qu'il serait curieux de relever et qui amènerait peut-être d'étonnantes révélations.

Je ne suis pas mort, non, c'est évident, mais ce n'est guère explicable. On ne pourrait jamais dire ce qu'il y a d'efficacité dans un poumon d'homme; il faut des épreuves particulières pour être révélé complètement à soi-même; mais, grand Dieu! combien il est préférable d'avoir une constitution délicate et de succomber plutôt que de résister à une telle expérience!

Tout à l'arrière du train il y avait un petit car que je n'avais pas remarqué, grand environ comme la moitié des autres wagons, et où pour soixante-cinq cents de plus par nuit on avait droit de s'allonger sur une espèce de banquette bourrée et couverte en cuir de rhinocéros. Il y avait huit banquettes semblables, probablement toutes plus dures les unes que les autres; je ne voulus pas en essayer une seconde nuit; je craignais qu'il ne me rentât dans le corps quelque machoire de crocodile ou quelque tibia d'éléphant. Dans ce petit car, réservé à l'émigration des émigrants, il y avait pour boire une canotière, couleur de vase, et pour se laver une petite terrine en faïence, dans laquelle tour à tour cinq ou six allemands de maute origine vinrent se plonger le museau en se servant de la même serviette, qui n'était autre chose, je crois, qu'un riant de voile d'un navire désarmé. Je n'étais pas encore parvenu à ce degré de connaissance, et, du reste, à raisonner juste, je ne voyais pas pourquoi je me fesse sali davantage.

Vous ne savez pas, lecteur, ce que c'est que de passer près de deux jours dans un état pareil. Je ne pouvais toucher à rien qui ne fut crasseux ou graisseux, et, par suite, j'en étais arrivé, à force de dégoût, à ne plus vouloir m'asseoir nulle part. Pas de nettoyage ni de toilette possible; la sueur, la poussière et la sueur se mêlaient avec une heureuse aisance sur ma figure et y dessinaient toute espèce de couleurs qu'on eût crues d'un chef sauvage se tatouant pour la guerre; je rôlais d'un wagon à l'autre, cherchant partout quelque petit coin moins souillé où je passe au moins me reposer une heure; c'est àussi que je passai toute une journée et une nuit. Mes fèces étaient à bout, ma tête pleine de bruits et de vapeurs, et je commençais à me plus pouvoir distinguer les objets. En outre, les stations étaient innombrables et interminables; on tirait par ce train d'émigrants les crêpes au fur et à mesure qu'il avançait. Si un sentier se dessinait furtivement en travers de la route ou quelque misérable cabine perdue, vite la locomotive s'arrêtait et le train arrêtait; il fallait tenir le temps réglementaire, c'est-à-dire ne pas arriver à Omaha avant qu'il se fût écoulé quarante-huit heures exactement depuis le départ de Chicago.

Enfin, le samedi, vers trois heures de l'après-midi, les touchions au terme du grand désert américain que j'avais dû traverser pour la deuxième fois en quinze jours, et nous atteignons Omaha, situé au commencement des belles prairies de l'Ouest. Le pire du voyage était fait, mais restait encore le pire des épreuves. C'est maintenant que j'ai besoin de forces pour continuer ce récit; heureusement que j'en ai repris beaucoup depuis mon retour, et que je vais tenter un effort, le dernier afin de finir, ce qui me délivrera moi-même en plus que le lecteur.

Omaha est une petite ville de dix-huit mille âmes environ, aussi emmyense qu'on peut le désirer lors qu'on veut faire quelque temps de pénitence, pour mériter le ciel. Pour moi, il me semblait que si j'avais commis beaucoup de fautes dans ma vie, l'expiation terrible que je subissais depuis mon départ du Canada la suffisait amplement à me les faire pardonner. Sous ce rapport donc, il me semblait superflu d'arrêter à Omaha, mais la nécessité est une marâtre qui n'obéit à aucune considération.

En arrivant, voici de quoi j'étais nanti: deux petites malles qui contenaient les objets les plus rigoureusement nécessaires, parmi lesquels figurait un pistolet acheté dans les circonstances les plus terribles et dont je n'aurais voulu me débarrasser à aucun prix, plus trois soies américaines qui avaient survécu à toutes les extravagances de mon voyage. Pour me transporter à l'hôtel, il fallait payer cinquante cents à l'omnibus. Je montai dedans sans hésiter. Mais avant de descendre, le conducteur me demanda le prix de la course; je lui dit qu'il fallait absolument que je me rendisse à l'hôtel, que je n'avais pas de monnaie sur moi, qu'à l'instant même j'étais allé avec enthousiasme. Il s'inclina. Rendu à l'hôtel je m'adressai directement au *manager* qui me donna de suite cinquante cents; le moyen pour lui de s'imaginer qu'un homme arrivant de Californie, et s'arrêtant en route, n'avait pas le sou! J'avais pris à l'hôtel le premier hôtel d'Omaha, une maison presque fastueuse; dans ces sortes d'endroits, on cache mieux son dénûment, ou du moins, on ne laisse pas autant soupçonner. Avec les pauvres il est difficile de ne pas passer pour pauvre; avec les riches, le tonnet peut remplacer l'argent, et l'apparence est victorieuse, lorsqu'on sache s'en parer avec art.

Je montai à ma chambre où je passai trois heures à me laver; je fis la toilette la plus imposante possible avec les débris de vêtements qui me restaient, puis je descendis, supérieurement, avec l'intention de prendre le train le lendemain dimanche, pour me rendre en droite ligne à Montréal.—Remarquez en passant, que, dans l'Ouest, le dimanche est à peu près inconnu, et que les chemins de fer y circulent absolument comme tous les autres jours de la semaine. Je n'avais pas le moindre doute qu'une lettre de change m'attendait au bureau de poste, et j'y courus avec toute la vitesse de l'impatience. En arrivant, je trouvais les portes closes; le bureau venait de fermer depuis cinq minutes. « Bon, me dis-je, comme je ne puis toujours bien pas par ir